CRITIQUES

Ludivine Bantigny, Fanny Bugnon et Fanny Gallot (dir.)

« Prolétaires de tous les pays, qui lave vos chaussettes ? » Le genre de l'engagement dans les années 1968

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, coll. « Archives du féminisme », 260 pages

Une vingtaine d'autrices/teurs montrent toute la pertinence de reconsidérer l'histoire des « années 68 » pour rendre compte de l'ordre du genre dans les engagements et identités politiques. Ainsi que l'annonce son titre reprenant un facétieux slogan féministe, cet ouvrage a une approche résolument internationale. Pour autant, c'est en pensant « à la croisée des particularismes et de l'internationalisme » (p. 11), dans la lignée d'un certain nombre de travaux « sortant des centres » – centres-villes, capitales, sphères étudiantes, monde occidental, militantisme le plus (re)connu – qu'il s'emploie à « revivifier » l'historiographie de la période. Un tel décentrement s'avère incontournable pour dévoiler l'ordinaire des rapports de pouvoir sur lesquels reposent les prises

de rôle dans le militantisme de la période. De surcroît, la diversité des échelles (de temps, d'espace) et le genre de l'engagement se nourrissent mutuellement au sens où cette catégorie d'analyse atteint les domaines réputés les plus intimes comme la cellule familiale et les sexualités, conduisant en cela « à l'extension de ce qui est jugé politique » (p. 9).

Les fragments d'études ici réunies viennent prolonger une histoire sociale des années 1968, d'une part en restituant la contribution des femmes à ce moment d'effervescence protestataire, d'autre part en analysant la construction des structures genrées et hétéronormées des formes de résistance à l'ordre établi. L'introduction se clôt sur une note engagée, venant rappeler que nombre de nos recherches prennent leur source dans « notre enthousiasme » et « reconnaissance » à l'égard de celles et ceux ayant porté des luttes émancipatrices.

Le livre est découpé en cinq parties, composées chacune de trois ou quatre chapitres. Une première partie, « Intersections », honore l'annonce d'une analyse articulant les rapports de domination. Par-delà la question de l'unité des luttes ouvrières et des luttes des femmes (Andrea Cavazzini) ainsi que des contributions du féminisme syndicaliste durant la séquence rouge italienne (Anna Frisone), deux chapitres sont consacrés aux combats contre les politiques racistes et le pouvoir colonial (Caroline Rolland-Diamond ; Myriam Paris). L'un d'eux étudie l'implication des féministes dans le combat autonomiste à la Réunion qui, « pendant les années 1968, est resté massivement inaudible hors des espaces formés par les diasporas des outre-mer » (p. 32). La focale temporelle élargie que choisit Myriam Paris nous apprend la précocité des mobilisations féministes, celles-ci étant dès l'après-guerre « une composante cruciale du mouvement anti-colonial ». Pour comprendre cette volonté d'auto-organisation des femmes, il faut considérer leur expérience spécifique du colonialisme. Outre une rhétorique coloniale qui attise les clivages de genre (la féminité normative s'incarnant dans une mère dédiée à son foyer, sous l'autorité du mari pourvoyeur de revenus) et « bris[e] les solidarités politiques, familiales et communautaires » (p. 35), des représentants de l'État, de l'Église catholique et de la plantocratie conjuguent leurs efforts pour détourner les femmes de la sphère politique et professionnelle dans un contexte de transformation de l'économie sucrière. À travers une politique raciste de limitation des naissances, transparaissent les terrains intimes du projet impérial, la domestication du corps des femmes étant l'un des rouages décisifs de l'assujettissement d'un peuple et, dès lors, des luttes pour l'autodétermination.

La partie suivante, « Genre, violence et révolution », réunit des études de cas portant sur des expériences révolutionnaires qui font usage de la violence à travers trois continents – Mali (Ophélie Rillon), Allemagne et Suisse (Dominique Grisard), Pérou (Maritza Felices-Luna) et les pays du cône sud de l'Amérique (Cristina Scheibe Wolff). Les autrices scrutent les enjeux de genre qui s'y jouent, lorsque la milice révolutionnaire à la fois sert le

conservatisme quant aux rôles féminins et masculins dans l'unité maritale et se sert à des fins stratégiques de la participation des femmes à la lutte armée. Dominique Grisard s'intéresse à la Fraction armée rouge en Allemagne et en Suisse, en tant qu'« objet de savoir genré ». Si elle n'ignore pas la participation des femmes, la littérature dominante sur le terrorisme de gauche délaisse cette perspective. Le genre est pourtant constitutif de l'imaginaire culturel qui l'entoure, à bien regarder comment des historiennes opposent terrorisme et féminisme, ou bien reprennent certains schémas narratifs du phénomène terroriste fondés sur le récit œdipien de « fils en rébellion contre leurs pères » (p. 77). La police, le parlement et la justice contribuent à modeler l'image des combattant·e·s armé·e·s (« l'homme terroriste […] macho, lâche ou amateur », « des femmes phalliques ou des mères indignes »). Dominique Grisard appelle alors à pourvoir les recherches sur la violence terroriste d'une réflexion sur les masculinités hégémoniques et les institutions comme « machines à créer du genre ».

« Le genre des organisations » occupe les quatre chapitres de la troisième partie, qui nous plonge dans l'espace militant de la France des années 1970, depuis les gauches alternatives – le PSU (Vincent Porhel) et l'extrême gauche dans ses rangs trotskistes (Fanny Gallot) et maoïstes (Manus McGrogan) – jusqu'à la place du Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) dans l'affirmation du mouvement homosexuel (Massimo Prearo). Le chapitre de Vincent Porhel apporte une réflexion méthodologique et analytique sur la difficulté d'étudier le militantisme des femmes au sein du PSU lyonnais. En minorité, dans tous les sens du terme, leur parole se trouve marginalisée dans les écrits, d'où l'indispensable recours à l'entretien, associé à « une démarche volontariste du chercheur » pour faire émerger des témoignages de femmes et sur les femmes. Ils laissent percer ce qui freine l'ouverture d'une lecture féministe dans la culture politique du PSU ainsi que l'entre-soi masculin qui y règne.

La quatrième partie articule « genre, carrières et trajectoires » pour saisir les conditions de possibilité d'une mobilisation de femmes (Ève Meuret-Campfort), de la carrière d'une syndicaliste (Vincent Gay) ou d'engagements de journalistes pour la cause des femmes (Claire Blandin et Bibia Pavard) dans des contextes qui les rendent relativement peu probables. L'implication des ouvrières de Chantelle (agglomération nantaise) dans des grèves à répétition est exemplaire de cette dynamique si l'on considère, comme l'écrit Ève Meuret-Campfort, les dispositions et contraintes qui pèsent sur l'engagement des femmes des classes populaires. Pour ce qui est de la configuration usinière, elle examine la place importante des femmes dans les activités syndicales et la fierté ouvrière retirée de la « maîtrise collective du procès de production » (p. 163), puis porte son regard sur l'importance de leurs sociabilités dans l'usine, hors temps de travail domestique et salarié. Les déterminants de ces mobilisations relèvent ensuite de la combativité et de la centralité ouvrière des mobilisations de 68 dans la région, au

point que le conflit de l'hiver 1981-82 « apparaît comme l'aboutissement d'un processus d'accumulation de ressources militantes [organisationnelles et symboliques] tout au long des années 1968 » pour ces jeunes femmes éloignées des « canons du militant ouvrier homme et qualifié » (p. 168). L'étude montre donc que ce moment historique favorise leur « appropriation d'un héritage écrit au masculin », celui du mouvement ouvrier local, et l'affirmation des ouvrières en tant que figures politiques.

Les « prises de parole et mises en scène » sont l'objet de la dernière partie. Elle explore les contraintes et transgressions de genre qui sous-tendent l'expression des subjectivités au cours des événements de mai-juin (Ludivine Bantigny), les résonances des luttes féministes jusque dans un cinéma d'hommes (Frédéric Thomas) ou bien des pratiques théâtrales (Lorraine Wiss). Ce dernier chapitre aborde des supports de revendication assez négligés : l'appropriation du théâtre, « sur un mode mineur », par les militantes du MLF était pensée comme à la fois un mode d'action (« jouer et déjouer les rapports de domination et amorcer les débats ») et « un outil d'émancipation en soi dans la mesure où il permet l'acquisition et la maîtrise de la parole publique » (p. 224). Lorraine Wiss montre que ces sketches, en mêlant des niveaux de discours variés (ceux portés par la famille hétéronormative, le registre juridique et législatif, les scènes culturelles, la pensée féministe, etc.) sont une « mise en abyme de la société et de ses mécanismes » (p. 231), mais exposent aussi l'autre versant : des processus de prise de conscience des personnages et un dépassement des produits de la socialisation ouvrent l'horizon des possibles.

L'inclusion finale d'orientations bibliographiques, classées thématiquement, vient compléter avec profit les références plus spécialisées égrainées dans le livre. La conclusion de Michelle Zancarini-Fournel propose quelques éléments de réflexion transversaux aux chapitres ainsi que de stimulantes pistes pour continuer à revisiter la séquence historique. Ces pistes reflètent la diversité des chapitres, en termes de temporalités, d'espaces, d'acceptions du genre, d'entrées par les trajectoires individuelles ou collectives, etc. À ce propos, sans doute pourrais-je résumer l'un de mes regrets en écrivant que l'ouvrage a le défaut de ses qualités ; l'hétérogénéité des problématiques conduit à une mise en cohérence peut-être un peu faible du propos général – par-delà le classement par parties. Ce reproche n'enlève rien au grand intérêt des objets d'étude abordés dans ses chapitres qui constituent de précieux apports de connaissances et, *in fine*, doteront assurément le lectorat d'une vison d'ensemble sur ces mouvements contestataires.

Lucile Ruault
Cermes3 et Ceraps